L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS. DIMANCHE MATIN, 16 OCTOBRE 1887. 61me Année

Dufour & Dupuy.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 16 OCTOBRE 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

VENTES DE DEMAIN LUNDI.

Par C. E. Girardey.—Vente d'effets mobiliers, meubles de maison, outils et matériaux pour constructeurs et charpentiers, portes, etc.

La Convention des voies d'eau de l'Ouest des Etats-Unis.

Nous avons reçu, récemment, de Memphis, une seconde circulaire—la première date de deux ou trois mois,—rappelant aux populations, déjà averties, du Sud et de l'Ouest, l'ouverture très prochaine de la Convention des voies d'eau de l'Ouest. La convocation est pour le vingt octobre, c'est-à-dire, dans quatre jours. L'appel de la Commission est pressant; il s'adresse aux habitants des Etats, des comtés, des paroisses, des communautés, grandes et petites, qui sont plus ou moins intéressés à la solution de ce grave problème. Il s'agit d'améliorer, de rendre navigables, sans obstacles, sans encombre, en toute saison, aux époques de basses comme de grandes eaux, toutes les rivières, tous les bayous, dont la nature a doté notre région et dont nous n'avons pas su, jusqu'ici, tirer un parti convenable.

Ils sont nombreux, les Etats ainsi que les centres industriels et commerciaux qui ont besoin de bonnes voies de communication fluviale, qui souffrent des défectuosités du présent état de choses. La liste en serait longue si nous voulions la donner. Leur situation, un peu inférieure, changerait bien vite, si les travaux utiles, nécessaires, si universellement, si ardemment réclamés, étaient accomplis.

Tout le grand Ouest, formant l'immense delta—le, plus gigantesque qu'il y ait au monde—compris entre les deux larges cours d'eau du Missouri et de l'Ohio, qui viennent se jeter dans l'artère principale, à Caïro et au-dessus; tout le cours inférieur du Mississippi qui reçoit sur sa route tant d'affluents et vient, après avoir traversé une vallée d'une incomparable richesse, déverser toutes leurs eaux dans le Golfe; 21 Etats et Territoires formant 51 pour cent de la superficie du pays, comptant et 58 pour cent de la population générale; 43 rivières navigables, d'une longueur totale de 15,640 milles—soit, en comptant les deux rives, deux lignes de 31,280 milles, et fournissant, annuellement, rien qu'en denrées alimentaires et en produits agricoles de toute espèce, 2,248,779,375 dollars—beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir et vêtir les soixante millions d'âmes des Etats-Unis, assez pour satisfaire aux besoins d'une grande partie des deux hémisphères. Tel est ce bassin, le plus vaste, le plus fécond, le plus riche qu'il y ait sur le globe.

On se demande, avec étonnement, comment un peuple aussi positif que celui des Etats-Unis, et qui ne s'en cache pas—il s'en vante au contraire—comment un pays essentiellement mercantile comme il a la prétention de l'être—n'a pas, depuis quarante à cinquante ans qu'il a pris son essor, au moins depuis vingt-cinq ans qu'il a compris la nécessité de protéger ses industriels et ses producteurs nationaux, consacré tout son temps, tous ses travaux, toutes ses ressources pécuniaires à améliorer cette classe, à perfectionner la navigation des cours d'eau de cette incomparable vallée. Qu'importe que cette région soit la plus féconde, la plus riche qui existe, si elle n'a pas les moyens d'écouler les fruits de son sol? L'homme ne travaille que pour placer ses produits, transformés, du jour où il les récolte, en marchandises. Comment veut-on qu'il arrive aux marchés où il doit faire ses placements, s'il n'a pas de voies de communication qui l'y mènent?

Il y a là, de la part du peuple américain, une inconséquence qui ne s'explique que par l'éblouissement que lui cause la vue de ses richesses et par la crainte que ces richesses excitent chez les habitants des régions qui en sont privées.

De là, le double obstacle qui s'oppose à l'exécution des travaux que réclame la vallée du Mississippi. Il y a, d'abord, à faire comprendre au peuple, en général, à la population officielle, en particulier, qu'ils se perdent, chaque année, d'une bonne partie de leurs revenus naturels; il y a, ensuite, à combattre les intrigues des Etats moins favorisés, qui voudraient détourner, à leur profit, le bénéfice du commerce du Sud et de l'Ouest et substituer à ses voies de transport naturelles, par conséquent, faciles et peu coûteuses, d'autres routes factices et, par là même, plus compliquées, plus dispendieuses: il y a, en un mot, à exercer sur l'administration générale et sur le Congrès, une pression qui les arrache à leur apathie, qui les force à sortir de la voie fausse où ils se sont engagés, de la politique injuste qu'ils pourraient suivre.

Qu'on le remarque bien, il n'est plus seulement question, ici, de trois ou quatre Etats trop éloignés du centre, et, pour telles ou telles raisons que nous ne voulons pas énumérer, plus ou moins mal notés dans le Nord-Est et dans la Nouvelle-Angleterre: mais de tout l'Ouest qui est, aujourd'hui, le centre de l'Union, qui en est la principale force au double point de vue économique et politique. Comment cette région qui tient en main plus que la balance du pouvoir, puisqu'elle a la majorité réelle, se laisse-t-elle ainsi sacrifier à quelques intérêts de clocher? Autre mystère que nous ne nous chargeons par d'expliquer.

Il est, toutefois, évident que l'on se préoccupe trop des questions locales et des luttes de communauté à communauté, que l'on s'inquiète trop, à St-Louis ou à Cincinnati, de ce qui se passe ailleurs, soit à Chicago, soit à Louisville, sans se demander si ce qui profite à une ville ne doit pas bénéficier à l'autre; il est évident que, partout, ou à peu près partout, on ne voit dans la Nouvelle-Orléans, qu'un port à part, qui a ses intérêts particuliers à lui, complètement différents de ceux des autres, tandis que c'est le débouché commun de la vallée, l'issue par où les produits peuvent et doivent sortir du pays. C'est l'idée générale, c'est la communauté des efforts et des vues qui font défaut.

C'est à ce mal que veut remédier la Convention qui se réunit, le 20 octobre, à Memphis. La Commission qui a préparé et va diriger les travaux de ce Congrès, a fait appel à toutes les villes, à toutes les paroisses, à toutes les communautés de la vallée; il est nécessaire que toutes y répondent avec empressement et y envoient une nombreuse délégation. Si les Etats différents et les différents centres de production peuvent faire entendre leur voix et réclamer l'exécution de travaux que tout le monde reconnaît comme indispensables au bien-être, au développement de la production et du commerce de la vallée, cette seule imposante démonstration exercera, nécessairement, une puissante influence sur le Congrès; elle agira efficacement sur l'opinion publique, dans toutes les sections de l'Union. Il faut que l'on sache bien, en haut lieu, où l'on paraît trop l'ignorer, que les intérêts de St Paul, de St Louis, de Louisville, de Cincinnati, de Memphis, de Nashville, de Vicksburg, de la Nouvelle-Orléans, ainsi que des contrées qui les entourent, ne sont pas dissemblables, encore moins opposés, mais identiques, et que la prospérité de chacune d'elles, loin de nuire à celle des autres, y contribue considérablement et doit aboutir infailliblement à une richesse générale qui constitue la grandeur réelle des Etats-Unis.

N'oublions pas, non plus, que le bill des Ports et Rivières, quoiqu'adopté par les Chambres, à la dernière heure, comme presque toujours, n'a pas été signé par le Président et n'a pas force de loi; que, par conséquent, les allocations manquent pour entreprendre de nouveaux travaux ou continuer ceux qui sont en cours d'exécution. La situation est donc plus fausse que jamais et demande que l'on redouble d'efforts. Il serait désastreux qu'elle se prolongeât deux années de suite. La Nouvelle-Orléans et les campagnes de la Louisiane sont éminemment intéressées à la solution du grave problème; leur premier devoir est de se faire brillamment représenter dans la Convention de Memphis, ne fût-ce que pour ne pas se laisser oublier par le Congrès et dominer par les autres Etats de la Vallée. Nous ne pouvons pas être traînés à la remorque par les autres; nous devons marcher à leur tête.

LOUISIANE.

Le *Sugar Bowl and Farm Journal*, Nouvelle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 15 octobre:

Les quelques planteurs qui ont commencé leur ramasson, cette semaine, n'ont, suivant les informations qui nous arrivent, que de bons rapports à faire.

Quoique nous ne soyons encore qu'au commencement de la saison, la canne est plus juteuse qu'à l'ordinaire, à la même époque; elle a, des les débuts, produit d'excellent sucre. Nous sommes également heureux de pouvoir constater une amélioration dans les prix. MM. Foos et Barnotte, par exemple, ont obtenu 7 cents la livre de celui qu'ils ont vendu, la semaine dernière. Il est vrai de dire que c'était du sucre de choux, attendu qu'ils ont les machines les plus perfectionnées et qu'ils ne font que des sucres de première qualité.

Cette semaine, d'autres sucreries ont commencé à travailler; de telle sorte que, la semaine prochaine la moitié des moulins seront en pleine activité. Nous nous empresserons de publier les résultats, si les planteurs veulent bien nous les communiquer.

La saison est extrêmement favorable à la fabrication. Bien qu'il fasse encore chaud, les nuits sont fraîches, et la sécheresse que nous avons, contribue beaucoup à hâter la maturation de la canne.

Partout, les planteurs sont pleins de confiance. Ils comptent sur de meilleurs résultats que les années précédentes; on a donc lieu d'espérer une bonne saison d'affaires.

—Nous apprenons qu'il y a, cette année, beaucoup plus de plant d'automne qu'à l'ordinaire. Il y a plusieurs raisons à cela. D'abord, la saison est extrêmement favorable; aucune pluie ne vient retarder les travaux; mais la principale raison, c'est la croyance qui va se propageant partout, que le plant d'automne est meilleur, attendu qu'il y a, à cette époque, moins de déperdition dans le maniement de la canne, qu'elle se conserve aussi bien en terre qu'en "windrow" ou en matelas. Là où le terrain est bien drainé, à la tuile, le plant d'automne se maintient presque inévitablement en bon état et la pousse est plus précoce.

—Nous apprenons, avec regret, que le rendement du coton sera considérablement réduit, par suite des ravages des cheuilles. Elles ont dépouillé beaucoup de champs de leurs feuilles. Là où l'accident est arrivé, le développement des grabots a été retardé. Tant et tant que, n'est pas le cas partout, mais il y a en tant de localités envahies par le fléau que l'on peut estimer la perte à 25 pour cent dans la Louisiane.

Nous sommes surpris que si peu de planteurs se soient servis du vert de Paris pour empoisonner ces malfaisants insectes. Ils n'ont pas de danger quand on prend des précautions et qu'on emploie ce remède. Pourquoi ne se met-on pas généralement à planter de la jute autour des champs de coton, puisque cette plante écarte les vers?

—Jeudi dernier, les actionnaires de la station expérimentale sucrière se sont réunis pour l'élection annuelle de leurs officiers. Les mêmes personnes ont été réélues.

—Dans la paroisse Ste Marie, la récolte des pommes de terre est très abondante. On en recueillera plus qu'il n'en faut, pour les besoins de la localité.

—A la Foire de Jeannerette, le capt. Lewis Guion, de la paroisse Lafourche, a exposé deux spécimens d'herbes qu'il a cultivées avec succès sur son habitation.

—Le chemin de fer de Nouvelle-Orléans et Golfe a acheté à la Red River and Coast Line, les bateaux à vapeur "Alpha," "Neptune", et "Laura". Elle continue le service des passagers comme à l'ordinaire.

—Les planteurs de riz de la basse Louisiane se plaignent, avec raison, de ce que leurs champs perdent de leur fécondité; les champs qui, jadis, produisaient 8240 livres de riz brut l'acre, n'en donnent plus que de 1300 à 1600.

Cela se remarque surtout dans les terres qui ont été mises en culture depuis longtemps. Cela prouve évidemment qu'il manque quelque chose au sol; qu'on lui rende l'élément qui en a fait la fertilité, et il reprendra immédiatement sa fécondité première. Les mauvais herbes sont le fléau des fermiers riziers: il faut qu'ils les suppriment, s'ils veulent réussir.

D'ailleurs, ils doivent s'attendre aux fluctuations du marché, auxquelles ils sont soumis comme les autres, et diriger leurs cultures en conséquence, en suivant les règles de l'économie rurale.

Le 26 septembre, la station d'expérimentation a commencé ses expériences sur le sorgho; on en avait planté sept variétés, en mai, à savoir: Honduras, Linck's Hydrid, White Mammoth, India Orange, Enyama et une variété blanche de l'Ephrata Linck, qui n'a pas de nom. Les deux dernières variétés ont été plantées uniquement pour avoir de la semence; le reste a été travaillé dans la sucrerie. A l'exception du Honduras, toutes les variétés ont donné de 9 à 10, 6 pour cent de sucrose et de S a 1, a de glucose; le Honduras a donné très peu de sucrose 5½ pour cent seulement. En général, toutes les variétés contiennent très de matière saccharine que l'an dernier. Aussi ne peut-on encore faire que des conjectures.

L'an dernier, le Prof. Stubbs avait planté, en mars, et récolté, le 23 septembre; la saison avait été très favorable à la pousse. Cette année, il a planté en avril et récolté du 26 au 28 septembre, la saison n'ayant été qu'assez ordinairement bonne. De toutes les variétés, à l'exception du Honduras dont on a fait du sirop, on a obtenu 60 livres de premiers sucres, polarisant 94 degrés. Il est probable qu'on tirera au moins 10,20 livres en plus des seconds sucres. C'est la base admise avec une extraction de 60 pour cent. C'est le Link's Hybrid qui a donné la plus grande quantité de sucre.

Travaillé d'après les anciens procédés adoptés dans les sucreries, le sorgho a offert plusieurs particularités.

1. Les écumes qui y sont en plus grande quantité que dans le sucre de canne, résistent à tous les procédés de filtration rapide et économique. Ni les écumes, ni le jus chargé d'écume, ne peuvent passer dans un filtre en étoffe, (nous en avons de treize variétés qui ont été données en présent à la station par M. D. D. Colcock, de la Bourse au sucre) au-dessous de la pression de 120 livres, en quantité suffisante pour en tirer un parti commercial. Les procédés Kleeman, Williamson et Reimmer, qui se servent de charbon de bois, au lieu de lignite, ont échoué avec toute espèce de filtre en étoffe. La quantité obtenue n'était pas assez grande pour empêcher la fermentation et faire une économie de temps, de travail et d'argent. Le filtrage des écumes et des dépôts a complètement échoué.

2. La seconde particularité est sa difficulté à granuler, tandis que le jus est encore chaud. Mais on y peut remédier par deux moyens; le premier, en addionnant, comme on l'a fait à Fort Scott, une certaine quantité de sucre cristallisé; le deuxième, en retirant la chaleur, en concentrant la matière saccharine.

Quand on s'est ainsi assuré un grain, on en conserve une certaine partie dans le bassin et il sert à activer la granulation du jus qu'on y jette après, et, ainsi de suite jusqu'à la fin des opérations.

Il y a à regretter l'absence d'une étuve, à la station, autrement on peut probablement se obtenir que plus grande quantité de sucre. Telles sont les deux particularités qu'offre le sorgho. Quant au reste, le travail n'offre aucune difficulté; seulement, il faut plus de chaux que pour la canne et il semble qu'il faille brûler jusqu'à complète neutralisation pour obtenir un jus parfaitement clair.

M. DE FREYCINET.

Les hommes naissent et passent vite en France; M. Charles-Louis de Saulces de Freycinet, qui a eu son heure de prépondérance et d'éclat, est maintenant quelque peu relégué dans la pénombre. Néanmoins il ne semble pas qu'il ait fait un naufrage complet dans la tourmente politique qui disparaissent à jamais tant et tant d'individualités.

Il nous produit l'effet d'une épave que la tempête a ramenée au rivage. Désemparé pour le moment il nous paraît être de ceux qui interrogent longuement l'horizon, croient à des temps meilleurs, et attendent avec une intelligente patience l'heure de reprendre leur course. De ce rivage, où il se renferme dans une inactivité relative, il contemple ceux qui sont sur la haute mer, il les regarde sombrer un à un, en comptant sur des lendemains dont il entrevoit peut-être l'aube assez vague encore, mais l'aube déjà.

Comme elle d'un grand homme, l'amitié d'un Président de République peut être aussi un bienfait des dieux, pour reprendre le mot du poète. Or le personnage dont nous nous occupons ici, est fort avancé dans l'amitié de M. Jules Grévy; on dirait parfois que celui-ci le considère encore comme l'un des futurs facteurs importants d'un avenir prochain, peut-être même comme celui au quel il pourrait bien faire échoir sa succession.

Le protégé lui tempérant par sa sagesse, croyons nous savoir, bien que les hommes ne durent pas longtemps dans la France contemporaine, pourtant il y a moyen aussi de compter sur son passage aux affaires n'a pas eu assez de durée, n'a pas assez suscité contre lui les haines de parti ou de groupe pour le supprimer à jamais. Il s'abrite donc d'une amitié tutélaire, toujours très puissante, quoique prétendant d'aucuns et bien souvent connaît ce que se disent le Président et l'ex-ministre sous les ombrages de Mont sous-Vaudrey. Donc, à notre sens, M. de Freycinet se trouve, en ce moment, en sécurité.

Il a le temps d'attendre d'ailleurs, puisqu'il est dans sa cinquante neuvième année.

Né à Foix, l'Ariège, le 14 novembre 1828, M. de Freycinet fut d'abord un très brillant polytechnicien. Sorti de cette Ecole Polytechnique avec le numéro 4, il prit les mines et se distingua vite comme ingénieur. A l'inverse de M. Thiers il comprenait l'immense importance du développement des voies ferrées et en cela il obéissait dirigeant la construction de chemins de fer d'une mesure sûrement. Cette carrière d'ingénieur et de missions scientifiques furent d'abord l'objet de ses ambitions.

Dans cette première période de sa vie il se signala comme travailleur de haute portée et se fit remarquer aussi en 1869, par un Mémoire qui couronna l'Académie et dont la thèse était *Intérêt des femmes et des enfants dans les manufactures de l'Angleterre*. Un an après ce succès il était promu officier de la Légion d'honneur.

C'est dans cette même année qu'il se détourna de sa voie et après le 4 septembre, il est nommé préfet de l'Ariège. Tant et tant que c'est tant les hautes fonctions publiques qui exigent des dons de capacité assez pour éminemment politiques, les sont parfois aussi stériles. Le préfet Freycinet ne fut pas plus heureux que le ministre Freycinet. Il se jeta dans la politique active et fit partie de la délégation de Bordeaux. Il